Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 15 (2010)

Artikel: Du tourisme et de l'eau salée : gestion aborigène du tourisme, dynamiques "identitaires" et "foncier marin" sur la péninsule Dampier (Kimberley, Australie occidentale)

Autor: Travési, Céline

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1007308

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DU TOURISME ET DE L'EAU SALÉE

GESTION ABORIGÈNE DU TOURISME, DYNAMIQUES «IDENTITAIRES» ET «FONCIER MARIN» SUR LA PÉNINSULE DAMPIER (KIMBERLEY, AUSTRALIE OCCIDENTALE)

Mots-clés: Australiens Aborigènes · Tourisme culturel · Logiques «identitaires» · Objectivation culturelle · Foncier marin

Céline Travési

Nous nous proposons de rendre compte d'un travail de recherche en cours, portant sur la question de l'appropriation du tourisme culturel par les Australiens Aborigènes[1]. Nous en exposons ici les premiers résultats, issus de l'analyse de données recueillies lors d'une enquête de terrain[2], ainsi que les pistes de réflexion qui guideront la suite de notre recherche. En 2007, à Alice Springs en Australie centrale, un grand nombre d'Australiens Aborigènes travaillant dans l'industrie du tourisme exprimaient alors le désir de «se réapproprier le discours diffusé par les Blancs sur [leur] culture», ce qu'ils pensaient pouvoir réaliser dans le cadre du tourisme, dont ils mettaient en avant la vocation éducative. La question se posait alors de la nature des représentations et des significations investies par les Australiens Aborigènes pour appréhender le tourisme et les pousser à se l'approprier.

Ce sont ces interrogations qui ont donné lieu à un travail de terrain, plus approfondi, mené chez les Bardi, population côtière du Sud-Ouest des Kimberley. Il s'agissait d'interroger les pratiques des Australiens Aborigènes liées à leur gestion du tourisme et les significations qu'ils leur attribuent. Une enquête de trois mois effectuée fin 2008 nous a permis de recueillir puis d'analyser nos données dans le cadre d'un travail exploratoire, visant à préparer un projet de thèse (Travési 2009). L'analyse repose essentiellement sur l'interprétation de discours formulés par les Australiens Aborigènes sur le tourisme, leur culture et sur les activités et les discours qu'ils proposent aux touristes.

LE TOURISME CULTUREL EN TERRE ABORIGÈNE BARDI

A mi-chemin entre Perth et Darwin, les deux grandes villes de la côte ouest australienne, Broome est souvent une escale pour de nombreux touristes qui choisissent de visiter la côte ouest de l'Australie, mais c'est aussi, pour un nombre de plus en plus important d'entre eux, le point de départ vers la péninsule Dampier. Différentes communautés (villages) et campements proposent aux touristes des activités telles que pêche au crabe, promenades commentées dans le bush et sur la plage, découverte de la faune et de la flore, et souvent un hébergement. Il est nécessaire de souligner que ces petites structures d'accueil touristiques diffèrent de par les formules proposées (surtout en matière d'hébergement) ou leur gestion

[1] En anglais, l'expression la plus couramment utilisée pour «Aborigènes» est *Indigenous Australians* ou *Aboriginal Australians*. Pour comprendre pourquoi «Aborigène» prend une majuscule, voir par exemple Glowczewski (1997).

[2] Les résultats de cette enquête de terrain ont été exposés dans un mémoire de Master 2 (EHESS), dirigé par Laurent Dousset, directeur du Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie.

(familiale, communautaire ou intercommunautaire), tout en présentant des points communs importants. Toutes proposent en effet des activités touristiques directement reliées à l'environnement marin et à la culture aborigène locale. Nos recherches concernent plus précisément les activités proposées par les Bardi, groupe linguistique de la pointe nord de la péninsule.

Nous avons appréhendé le tourisme comme un phénomène social complexe nécessairement lié à d'autres dimensions de la vie sociale et culturelle locale dès lors que l'on considère que les acteurs s'insèrent dans un tissu de significations symboliques partagées (Geertz 1973). Prendre le tourisme comme objet d'étude revient à choisir un point d'entrée, une grille de lecture de la société, ainsi qu'un biais par lequel investiguer un questionnement anthropologique particulier qui est la production d'un discours sur, ou la construction des catégories locales d'interprétation de «Soi» et de l'«Autre». Nous avons adopté une perspective qui s'oppose à un raisonnement en termes d'impacts, souvent formulé selon une logique des coûts et des bénéfices, pour nous intéresser plus volontiers à une dimension politique et symbolique en nous interrogeant sur ce que les Australiens Aborigènes font du tourisme et ce qu'ils en disent. Nous considérons qu'il est nécessaire de restituer aux hôtes leur rôle d'acteur et de dépasser les conceptions substantialistes de la culture que sous-tendent les représentations du tourisme comme déculturant et prédateur. Enfin, nous ne cherchons pas à donner une définition *a priori* du tourisme, mais plutôt à comprendre comment les acteurs construisent localement cette catégorie. Il faut aussi préciser que notre démarche d'enquête est avant tout inductive, ce qui nécessite en quelque sorte d'accepter l'idée de «trouver autre chose que ce que l'on cherche».

CONSTRUCTION D'UNE SINGULARITÉ COLLECTIVE AVEC DE L'EAU SALÉE

Si certains aspects de leur culture (savoirs liés à la cueillette, à l'utilisation de plantes et à la pêche) sont accessibles aux touristes, les Bardi impliqués dans le tourisme[3] ne leur dévoilent pas tout de leurs pratiques et de leurs connaissances. Or, au sein de la société, les non-initiés n'ont pas non plus accès à tous les pans de la connaissance. D'une manière générale, l'accès à ce qui relève de la Loi, c'est à dire l'ensemble des règles, des cérémonies, et les savoirs légués par les figures mythologiques du «Temps du Rêve» aux Australiens Aborigènes, nécessite un long apprentissage et certains aspects doivent rester secrets, y compris pour certains membres de la communauté. Les femmes n'ont par exemple pas accès aux cérémonies et sites exclusivement masculins, ni aux savoirs qui leur sont liés. Inversement, il en va de même pour les hommes en ce qui concerne les «affaires» des femmes (*women business*). Cette idée d'une distinction entre des aspects qui peuvent être accessibles et d'autres qui ne le sont *a priori* pas, est reproduite dans le cadre du tourisme. Nous avons ainsi formulé l'hypothèse selon laquelle le tourisme ne pouvait en ce sens être considéré comme un vecteur de déculturation. Son appropriation est donc résolument dynamique. Nous l'avons appréhendé comme un moyen d'adaptation sociétale, dans une perspective relativement analogue à celle de Bastide (1971), une manière d'envisager le changement comme un facteur de résistance et de possible reproduction culturelle (se redéfinir pour rester soi sans être identique). Le tourisme peut aussi être considéré comme un moyen pour les Bardi de redéfinir les contours d'une singularité locale dans une démarche de différentiation ou de distinction par rapport aux autres groupes aborigènes et en réaction à un contexte politique particulier. Il convient de préciser que par «redéfinition», nous entendons un processus de réinterprétation dans un contexte nouveau. Il s'agit par ailleurs d'une «production» dialogique, qui intègre le regard de l'Autre, le touriste. En effet, dans le discours à travers lequel les Bardi se présentent aux touristes, il est possible de distinguer une récurrence qui consiste à parler de soi comme un Bardi plutôt que comme un Aborigène au sens large et à mettre en avant une singularité locale. Ce discours est à mettre en perspective avec un contexte politique plus large de définition par l'extérieur (par l'Etat fédéral australien, mais aussi souvent par les anthropologues) des Australiens Aborigènes comme un «peuple» partageant une identité commune. Paradoxalement, alors même que l'Etat fédéral désigne ces groupes par une catégorie commune, le cadre juridique instauré pour la reconnaissance de leurs droits fonciers implique la démonstration de l'ancienneté et de la continuité de pratiques localisées et différenciées, pour le dire brièvement, d'une «identité» ou d'une singularité locale au sein de la catégorie «aborigène» englobante. Les Bardi se présentent aussi comme des «gens de la mer» (*saltwa-*

[3] Il est important de préciser que lorsque nous parlons des Australiens Aborigènes Bardi, il s'agit de ceux qui ont décidé de s'investir dans le tourisme. Il faut être conscient qu'il peut exister des discontinuités, des désaccords et des conflits entre les Bardi. Certaines récurrences nous permettent cependant de proposer une interprétation des représentations sur lesquelles semblent s'accorder les acteurs du tourisme et de nombreux autres membres de la société.

ter people). Certains de nos interlocuteurs insistent ainsi sur le fait qu'ils ne consomment pas de viande de kangourou mais de la tortue de mer et du poisson. La singularité locale mise en avant s'accompagne ainsi d'une identification avec l'environnement marin qui s'avère centrale dans la culture bardi et trouve aussi un écho dans les revendications foncières récentes des Bardi[4].

OBSERVER LA CULTURE «EN TRAIN DE SE FAIRE»

L'intérêt des anthropologues pour le tourisme comme objet d'étude spécifique est relativement récent (Picard 2001; Nash 1981). Par ailleurs, même lorsqu'il est au centre de la recherche, l'approche dont il fait l'objet se rapporte souvent à un champ particulier de la recherche anthropologique (Leite et Graburn 2009). Nous proposons de construire une analyse qui utilise des concepts issus de différents champs, pour une compréhension plus globale du phénomène et, dans le cas qui nous intéresse, de son appropriation. A partir des relations révélées en première analyse entre tourisme, redéfinition de singularités locales et environnement marin, nous traitons dans le cadre de notre travail de thèse de questions qui s'articulent autour de trois dimensions, ou pistes de recherche, liées entre elles, comme les champs d'analyse qu'elles mobilisent.

La première piste part de l'hypothèse construite lors de l'analyse de nos premières données et concerne la question d'une redéfinition des singularités locales par le discours touristique des Bardi sur leurs rapports à l'environnement marin. Cette question soulève un aspect central: l'objectivation culturelle que suppose l'appropriation du tourisme. En effet les Australiens Aborigènes doivent penser explicitement et mettre en mots des pratiques et des catégories qu'ils choisissent pour traduire aux touristes (l'extérieur) comment ils se pensent de l'intérieur. Il convient donc d'analyser ce que les Australiens Aborigènes disent sur eux-mêmes et sur leurs pratiques culturelles aux touristes et comment ils le font; mais aussi ce qu'ils ne disent pas, ceci afin d'interroger la construction de catégories locales mobilisées pour délimiter les frontières entre identité et altérité (ce que l'on est et jusqu'où). Il serait utile de se demander dans quelle mesure la proposition de Maurice Godelier (1996, 2007) qui consiste à dire que pour produire de la société, «il faut donner certaines choses, il faut en vendre ou en troquer d'autres, et il faut toujours en garder certaines» (Godelier 2007: 88) pour les transmettre, peut être pertinente dans le cadre de notre analyse. Il est par ailleurs indispensable de chercher à comprendre comment s'organisent les rôles et les «statuts» autour de la question de la parole, du savoir et de sa transmission, dans et hors du tourisme. Il est déjà possible de souligner que chacun des membres de la communauté souhaitant développer une activité touristique doit d'abord obtenir le consentement des anciens et des propriétaires traditionnels.

Les données recueillies chez les Bardi nous incitent, deuxièmement, à poser la question d'un lien entre la mise en avant d'une spécificité, d'une «identité» locale qui s'appuie sur l'environnement marin à travers le tourisme, avec la question des revendications foncières récentes dont cet environnement a fait l'objet. Il s'agit d'analyser l'organisation foncière locale, les systèmes d'appartenance, de droits et d'obligations et de leur transmission. Ainsi que l'expliquent plusieurs Bardi, leurs «terres» ne finissent pas où commence la mer, mais s'étendent parfois jusqu'au large, intégrant une large portion maritime et sous-marine. Soulignons que cette délimitation est par ailleurs extensible et les représentations de l'espace liées au territoire, dynamiques. La parcelle dont un homme revendiquait l'appartenance pouvait s'étendre dans la mer aussi loin qu'il pouvait nager, puis ses limites furent repoussées au fur et à mesure que les innovations technologiques (comme le bateau à moteur) ont été adoptées. Ces questions nécessitent d'accorder une attention particulière aux représentations aborigènes de la nature et de la mer en particulier ainsi que la manière dont elles sont en contradiction avec celles du cadre juridique australien. Il faut aussi s'intéresser à l'élaboration de la notion de *Native title* et son évolution en tant que moyen de «traduire» des droits «coutumiers» en droits légaux.

Une troisième piste de recherche concerne la manière dont la redéfinition de singularités locales et l'environnement marin sont mobilisés pour le développement et la promotion du tourisme. Les activités touristiques proposées par les Bardi sont fondées sur l'idée de faire découvrir aux visiteurs la culture aborigène locale définie par ses liens avec l'environnement marin. Les Bardi mettent ainsi en avant deux arguments liés: des spécificités locales et un rapport privilégié à l'environnement. Cette piste de

[4] Une partie des revendications foncières des Bardi concernait la mer, ce que nous avons appelé le «foncier marin». Les Bardi ne marquent pas de distinction entre «territoire» terrestre et «territoire» marin. Si des droits d'usage et de possession exclusifs sur les terres leur ont été reconnus au nom du *Native title* (titre foncier et juridique réservé aux Australiens Aborigènes), les droits revendiqués sur la mer ne l'ont pas été (Strelein 2005; Glaskin 2000).

recherche permettra de poser certaines questions, parmi lesquelles celle de la sélection des éléments jugés pertinents pour être «mis en tourisme». Ce sera également l'occasion de s'interroger sur les relations entre le local et le global. Le tourisme peut permettre de comprendre comment les catégories locales et globales s'informent mutuellement. Seront examinées la réappropriation de discours globaux, ainsi que l'extraversion que permet potentiellement le tourisme, le «branchement» (Amselle 2001) de la société aborigène locale sur une audience internationale qu'il s'agit de sensibiliser (ou qui s'intéresse) à des préoccupations locales. Ce qui nous intéresse ici, c'est de comprendre comment des groupes humains fabriquent localement de la culture, en se connectant à des réseaux globaux, et des délimitations mouvantes qui les définissent et qui font sens (Bayart 2004).

Les pistes de recherche évoquées nécessitent de mobiliser une littérature se rapportant à différents questionnements anthropologiques, que ce soit sur les rapports entre les hommes et la nature (Descola 2002, 2005), ou encore sur la mondialisation (Abélès 2007). Par ailleurs, il est aussi souhaitable de faire appel à certains concepts d'autres approches disciplinaires comme l'économie institutionnelle des ressources (Ostrom 1990) ou la science politique, dans une perspective interdisciplinaire, pour une analyse intégrée du tourisme en tant que phénomène complexe. L'idée est de tenter d'introduire de l'interdisciplinarité pour vérifier si une telle démarche peut aider à répondre à des questionnements anthropologiques.

Ces questions permettront de mettre au jour une nouvelle perspective d'analyse du tourisme comme le lieu de redéfinition de logiques «identitaires» et de reproductions culturelles mais aussi d'autres enjeux, notamment fonciers. Par ailleurs, il convient de développer une approche qui permette d'analyser le tourisme comme un lieu d'observation de la culture «en train de se faire» et d'être pensée et mise en mots. Ce qui en fait un objet d'étude riche et passionnant.

BIBLIOGRAPHIE

ABÉLÈS Marc
2007. *Anthropologie de la globalisation*. Paris: Payot.

AMSELLE Jean-Loup
2001. *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris: Flammarion.

BASTIDE Roger
1971. *Anthropologie appliquée*. Paris: Payot.

BAYART Jean-François
2004. *Le gouvernement du monde. Une critique politique de la globalisation*. Paris: Fayart.

DESCOLA Philippe
2002. «L'anthropologie de la nature». *Annales HSS* 1: 9-25.

2005. *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard.

GEERTZ Clifford
1973. «Religion as a cultural system», in: *The Interpretation of Cultures*, p. 87-125. New York: Basic Books.

GLASKIN Katie
2000. «Limitations to the recognition and protection of native title offshore: the current ‹accident of history». *Land, Rights, Laws: Issues of Native Title* 2(5): 1-11.

GLOWCZEWSKI Barbara
1997. «En Australie, aborigène s'écrit avec un grand ‹A›. Aboriginalité politique et nouvelles singularités identitaires», in: Serge TCHERKÉZOFF, Françoise DOUAIRE-MARSAUDON (Eds), *Le Pacifique-Sud aujourd'hui: identités et transformations culturelles*, p. 169-196. Paris: CNRS Editions.

GODELIER Maurice
1996. *L'énigme du don*. Paris: Fayard.

2007. *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*. Paris: Albin Michel.

LEITE Naomi, GRABURN Nelson
2009. «Anthropological interventions in tourism studies», in: Tazim JAMAL, Mike ROBINSON (Eds), *The Sage Handbook of Tourism Studies*, p. 35-64. London: Sage Publications.

NASH Dennison
1981. «Tourism as an anthropological subject». *Current Anthropology* 22(5): 461-481.

OSTROM Elinor
1990. *Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action*. Cambridge : Cambridge University Press.

PICARD Michel
2001. «Bali, vingt ans de recherches». *Anthropologie et sociétés* 25(2): 109-127.

STRELEIN Lisa
2005. «Native title-holding groups and native title societies: Sampi v State of Western Australia». *Land, Rights, Laws: Issues of Native Title* 3(4): 1-10.

TRAVÉSI Céline
2009. *«My Past is my Present and it's my Future»: gestion indigène du tourisme culturel en terre aborigène Bardi, Péninsule Dampier, Kimberley, Australie Occidentale*. Marseille: EHESS, Mémoire de Master 2, dirigé par Laurent Dousset.

AUTEURE

Céline Travési est titulaire d'un Master 2 «Recherches comparatives en anthropologie, histoire et sociologie» (Ecole des hautes études en sciences sociales, Marseille), dirigé par Laurent Dousset (Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie). Elle occupe actuellement un poste d'assistante-doctorante à l'Unité d'enseignement et de recherche en tourisme à l'Institut universitaire Kurt Bösch (Sion) et elle prépare une thèse de doctorat en anthropologie du tourisme.

Institut universitaire Kurt Bösch, Case postale 4176, 1950 Sion 4
celine.travesi@iukb.ch